

Les adoptants

Il existe bien des manières de devenir parents. Adopter un enfant porteur de handicap change la donne à bien des égards. Une situation singulière, parfois très éloignée de la parentalité biologique, parfois étonnamment proche.

C'était « plus logique ». Célibataire, Elodie Bourdin a préféré adopter que devenir une maman solo biologique et s'est tout naturellement tournée vers des enfants à déficience intellectuelle. Aujourd'hui mère adoptive de trois jeunes trisomiques, elle sait la force de ce choix. « Je pense que je suis plus armée que des parents biologiques d'enfants handicapés. Je ne ressens pas de souffrance, je n'ai pas à faire le deuil de l'enfant normal. Ce qui me permet de prendre la vie comme elle est, avec légèreté, confiance et énergie. » C'est là une différence primordiale – la plus importante selon Sandrine Dekens, psychologue et coordinatrice du service Enfants en Recherche de Famille de la fédération Enfance & Familles d'Adoption. « Dans la parentalité biologique, on est renvoyé à soi en tant que parent. Mais dans le cas de l'adoption, l'enfant handicapé est d'un autre ventre, ce qui dégage l'individu de la culpabilité et des comportements parentaux qui y sont liés : la surprotection, la difficulté à assumer le handicap sans être ramené à sa propre histoire. » Inscrit d'emblée dans un projet de réparation, le parent adoptif se montre alors plus serein, moins tenté de mettre la pression à son bambin, dont il n'attend ou n'imagine rien de particulier. « Les enjeux narcissiques sont moindres, confirme la psychologue. L'adoptant sait que la situation ne se normalisera pas, il accompagne l'enfant là où il en est et l'état de celui-ci n'est pas un curseur définissant la bonne ou la mauvaise parentalité. »

L'ombre d'un doute

Mais l'adoption d'un enfant handicapé réserve parfois des surprises. Atteint de trisomie, Milo a rejoint la petite tribu de Cerise à 19 mois. Sa condition s'avère bientôt « médicalement et émotionnellement » plus lourde que prévu. « Sur le papier, ce n'était pas à cet enfant que l'on avait dit oui, reconnaît aujourd'hui sa maman. Non pas qu'on nous ait mentis, mais il y a beaucoup d'inconnues dans une adoption et certaines pathologies se découvrent au fur et à mesure. Heureusement que nous étions solides et que Milo n'était pas notre premier... » L'on retrouve ici ce que les parents biologiques ne connaissent que trop bien : « l'écart entre l'enfant imaginé et l'enfant réel. Avec parfois, ajoute Sandrine Dekens, une difficulté à investir le petit adopté ». Cerise et son mari, eux, se sont raccrochés à l'amour qu'ils ont tout de suite ressenti pour Milo et ont affronté leurs doutes. « Nous nous sommes interrogés, mais il n'était évidemment pas envisageable de le rendre ! Alors on a retroussé nos manches et on a fait avec. C'était important d'aller au bout de nos questionnements pour être mieux avec notre fils une fois qu'ils seraient effacés. »

Les troubles liés à l'adoption

Si Milo s'était attaché de manière fusionnelle à sa mère adoptive, Télió reste à l'inverse très en retrait dans la famille qui l'a recueilli. Adopté à 3 ans, ce garçon originaire d'Haïti a subi une amputation fémorale après le séisme de 2010. Une histoire lourde, qui l'a traumatisé : « Télió a développé des troubles de l'attachement auxquels on ne s'attendait pas, raconte sa mère Katell Michler. Il met en échec toute relation, notamment avec moi... » Au handicap, très bien géré au quotidien, s'ajoute une dimension psychologique délicate et, un temps, Katell doute du bien-fondé de son choix comme de sa capacité à être mère. « Le risque avec ces enfants, c'est de se focaliser sur le médical et d'oublier le reste, alerte Sandrine Dekens. Or, le handicap n'est pas forcément ce qu'il y a de plus lourd dans la parentalité : l'insécurité affective liée à l'abandon s'avère en général beaucoup plus difficile à vivre et les adoptants ont souvent du mal à se représenter ce syndrome. » Auquel les parents biologiques, eux, ne sont a priori pas confrontés.

Quand le handicap est tu

Sans toujours savoir exactement à quoi s'attendre, ces parents ont choisi. Mais d'autres ont vu le handicap surgir quand ils croyaient avoir adopté un enfant ordinaire. C'est le cas de Véronique Faudou-Sourisse, dont la petite Ouna a été diagnostiquée à 12 ans de TCAF, troubles causés par l'alcoolisation fœtale qui avaient été cachés lors de l'adoption en Lettonie. Les dix années précédentes, la famille vit un cauchemar et le couple explose. « C'est particulièrement dur quand il s'agit d'un enfant qu'on est allé chercher et qu'on n'arrive pas à aider. J'avais l'impression de mal aimer Ouna et de ne pas avoir mené ma mission à bien. » La révélation du TCAF est un choc, mais surtout un soulagement – pour la mère comme pour la fille, délivrées d'un poids dont elles se sentaient l'une et l'autre responsables. « Là où on observe un effondrement narcissique chez les parents biologiques, le diagnostic vient dégager les adoptants de la responsabilité du handicap puisqu'il n'a pas été transmis par eux. C'est d'autant plus rassurant que ce qui singularise la parentalité adoptive, c'est aussi la difficulté à se sentir légitime. » Passée la colère et le sentiment d'avoir été trompée, Véronique a pu offrir à sa fille un traitement adapté. Et découvrir enfin « la vraie Ouna ».

Anne-Claire Préfol

Témoignage

Domi est la maman de quatre enfants biologiques et de cinq enfants adoptés, parmi lesquels quatre sont handicapés.

« Plus lourd que je l'imaginai »

« Nous avons adopté Marius il y a treize ans, par l'intermédiaire d'une association qui travaillait en Roumanie. Avec déjà six enfants, dont un petit garçon sourd, nous pensions savoir où nous mettions les pieds. Mais son dossier était peu détaillé. Il

présentait Marius comme un nourrisson de deux ans un peu en retrait, affichant un gros retard psychomoteur, ne parlant et ne marchant pas encore. D'autres auraient peut-être été alertés. Moi j'ai d'abord vu l'enfant qui avait besoin de parents, pas sa particularité. Avec un tout-petit, on n'a pas vraiment conscience du handicap et de ses conséquences sur la vie familiale. Nous espérions que Marius marche et je pensais bêtement qu'avec l'amour, on pouvait tout transformer. Mais je me suis retrouvée face à des problèmes beaucoup plus lourds que je l'imaginais et si je l'avais vu adolescent, je crois que je me serais dit "Non, je ne peux pas être maman de cet enfant". Marius est polyhandicapé. Il présente une déficience mentale et des troubles autistiques qui perturbent vraiment son intégration en société. Il m'a fallu du temps pour accepter qu'il ne serait pas autonome et faire le deuil de l'enfant qui progresse. J'ai évolué en même temps que lui et si ma vie est sans aucun doute plus compliquée, je ne l'échangerais pour rien au monde. »

Ressources

Le service Enfants en Recherche de Famille se charge de trouver des foyers à des enfants considérés comme « difficilement adoptables », soit en raison d'un handicap ou d'une maladie, soit parce qu'ils présentent des problèmes psychologiques, soit enfin parce qu'ils font partie d'une fratrie ou ont déjà atteint un certain âge.

<http://efadoption.flywheelsites.com/efa-qui-sommes-nous/enfants-en-recherche-de-famille/>

L'association Vivre avec le SAF regroupe et informe les parents d'enfant atteint du syndrome d'alcoolisation fœtale. <http://vivreaveclesaf.over-blog.org/>

Une liste de diffusion regroupe les parents ou futurs parents adoptifs d'enfant dit « à particularité ». <http://fr.groups.yahoo.com/group/aparticuliarites/>